

(Suite de la deuxième page.)

Le grand journal le *World* est la propriété personnelle de M. Pulitzer, à qui il rapporte plus d'un million de dollars par an. Un tel revenu est rond et coquet, mais cet étonnant succès financier est moins admirable que l'habileté, la puissance d'organisation avec laquelle ont été combinés, agencés, les rouages de cette immense machine: ils fonctionnent si bien, que M. Pulitzer peut se permettre, sans compromettre ses intérêts, d'aller passer presque tous les hivers à Cannes, dans le midi de la France.

Les services du journal le *World* occupent une tour de dix-sept étages, qui est la construction la plus élevée de New-York, et c'est beaucoup dire. Il est fort intéressant de parcourir les ateliers, où les machines à tirer ne livrent pas moins de 72,000 numéros à l'heure; les salles de la bibliothèque, qui tiennent tout un étage; celles du reportage, où s'alignent des files de pupitres semblables, d'où les reporters adressent leurs informations au cabinet central, qui lui-même ensuite les expédie par tube pneumatique au typographe. Tout en haut, à soixante-cinq verges d'altitude, vous vous promènerez dans les jardins d'été des membres du conseil et dans les appartements de la direction, où les cock-tails et les tasses de thé sont à toute heure à la disposition des gosiers altérés.

Si vous poussez plus haut encore votre exploration, sans aucune fatigue du reste, puisqu'un ascenseur électrique vous monte en un instant de la base de l'édifice à son sommet, vous parviendrez à l'immense lanterne dorée qui couronne royalement le faite du monument. Là, vous pourrez contempler un panorama superbe: une cité laborieuse, immense, prise entre la rivière East, le fleuve Hudson, et un bras de mer qui la sépare d'une autre ruche presque aussi considérable, Brooklyn. Il n'est pas de touriste qui omette de s'offrir cette ascension, et d'acheter, à la descente, un numéro du journal.

La plupart de ces détails conviennent aussi bien au *New York Herald*, dont le directeur, M. James Gordon-Bennett, personnalité bien parisienne, est connu du monde entier.

Citons, pour finir, une appréciation fort juste d'un journaliste sur la presse américaine:

Notons, dit M. C. Kelton, ce trait caractéristique que la polémique proprement dite n'existe guère dans la presse américaine. On n'y connaît point le *leader* à la manière d'un Vuillot, d'un Rochefort, d'un Drumont, d'un Cassagnac. Le lecteur se fait son opinion lui-même, d'après les indications qu'on lui fournit; il dégage lui-même des faits une moralité à sa convenance. Pourtant cela n'empêche pas la vivacité, voir la véhémence des appréciations. Qu'on en juge d'après ces quelques échantillons, recueillis par M. de Varigny, et relatés dans son ouvrage: *En Amérique*.

Le journaliste vise un prédicateur en vogue: "Le pasteur M... semble enclin à croire que l'intelligence est une malédiction pour l'homme. Pourquoi donc s'inquiète-t-il d'une épreuve qui lui a été épargnée?" Dans le même journal, même jour, sur un journaliste américain anglaisé: "Sycophante et renégat, il trouvera toujours des prétextes pour vilipender sa terre natale. Sa servilité envers ses patrons anglais est trop connue pour qu'il ait besoin de l'affirmer. Personne ici ne fait attention à ce qu'il dit ou ne s'efforce d'en entendre parler, et moins les Américains ont-ils à rougir qu'un si piteux personnage ait le droit d'appeler les États-Unis sa patrie."

Il paraît que ce ton n'est pas rare, mais cela ne saurait tirer à grande conséquence dans un ensemble où le suicide d'un escroc, d'un jockey, et surtout le récit d'une rencontre entre boxeurs, prime de beaucoup toute discussion d'ordre

politique. En revanche, pour les événements du genre de ceux que je viens d'énumérer, il n'y a pas un détail d'omis, si insignifiant ou si répugnant qu'il soit. Aussi pour nous, malgré sa quantité de texte, et réserve faite pour le *World* et le *New York Herald*, le journal américain risque le plus souvent de nous paraître bien vide. On sait le rôle qu'y joue la publicité; et les annonces, par fois, n'y sont pas moins annu-antes que le reportage.

A. LEBLOND DE BRUMATH.

Aidons-nous les uns les autres

"Je voudrais un habit à queue," dit un étudiant de Laval, à la moustache naissante et la mine éveillée, en entrant chez un tailleur de la rue Saint-Laurent.

"Très bien, monsieur; veuillez passer par ici;" répond le marchand en s'inclinant.

"Volontiers," fait le jeune homme, "mais il est peut-être aussi bien de vous dire, tout de suite que je n'ai pas d'argent comptant."

"Nous ne faisons pas crédit aux étrangers."

"C'est parfait, mais permettez-moi de vous rappeler un incident. Quand feu Sir Adolphe Compeau était étudiant en droit — comme moi — un tailleur lui fit un habit à crédit. Le tailleur avait commencé par lui dire qu'il ne le connaissait pas. Le jeune Adolphe répondit: "Je ne vous connais pas non plus; de cette manière aucun de nous n'a l'avantage sur l'autre."

"Ma parole! vous m'avez l'air d'un jeune homme qui ne manque ni de toupet, ni d'intelligence," répondit le tailleur. Je vais vous faire crédit, pour le plaisir de la chose. Et il fit comme il avait dit. Voyez maintenant: le jeune homme est devenu par la suite député, ministre, premier ministre et finalement lieutenant-gouverneur. La prospérité du tailleur grandit à mesure que son client s'élevait dans l'échelle sociale, car Sir Adolphe n'a jamais oublié ses amis.

"Voyez aussi l'enchaînement des coïncidences. Adolphe était pauvre — je suis pauvre. Adolphe ne connaissait pas le tailleur et le tailleur ne le connaissait pas — je ne vous connais pas et vous ne me connaissez pas. Avec vous jamais vu une série de coïncidences heureuses s'enchaîner plus merveilleusement?"

Le tailleur, un bon diable qui ne déteste pas la plaisanterie, regarda son jeune client du coin de l'œil.

"Je crains que ma petite anecdote ne vous ait pas frappé," reprit l'alerte étudiant.

"Oh, oui! elle m'a frappé; je suis excessivement frappé."

"De quoi?"

"De votre fameux aplomb, et...."

"Arrêtez — vous ne croyez peut-être pas que je deviendrai un jour l'idole du public. Prenez garde; on regrette souvent un moment d'irréflexion."

"Je ne désire aucunement continuer cette conversation," répliqua le tailleur, en ouvrant la porte au jeune homme.

"Vous croyez que je ferais mieux d'aller conter cela à un autre?"

"Certainement."

"Très bien, au revoir. On m'avait dit que vous étiez intelligent, mais vous n'avez pas paru saisir ma petite histoire. Ah, monsieur!" — et l'étudiant pousse un soupir admirablement imité — "la grande plaie du siècle, c'est le manque de confiance dans l'humanité. Nous ne nous aidons pas assez les uns les autres. C'est une erreur regrettable, bien regrettable, et qui nous fait peu d'honneur. Si jamais je deviens quelque'un, ou seulement *siré*, je vous dénoncerai comme le plus exécrable tailleur de la rue St-Laurent. Au revoir, monsieur."

Quelques minutes plus tard, le jeune étudiant de Laval, à la moustache naissante et la mine éveillée était perdu dans la foule des promeneurs et le tailleur continuait à manquer de confiance dans l'humanité.